

# Réflexions sur l'évaluation de la technicité dans *Madame Bovary*

Shigeru NAKANO

## Introduction

Contrairement au principe flaubertien de ne pas exprimer son opinion dans ses romans<sup>(1)</sup>, le narrateur de *Madame Bovary* émet fréquemment des jugements évaluatifs sur les actes de ses personnages. Cela nous laisse déjà supposer un rapport fort embrouillé entre l'évaluation du narrateur et la signification du texte. Nous tenterons donc d'éclaircir ces relations complexes.

A ce propos, Philippe Hamon signale qu'« il n'y a évaluation et norme que là où il y a un sujet en relation médiatisée avec un autre actant<sup>(2)</sup> ». Il présente quatre principaux médiateurs du texte : la grille esthétique, le langage, le rapport avec l'outil et la loi de la société, lesquels se combinent et se complètent. Dans ce roman dont le sous-titre est « Mœurs de province », le narrateur ne cesse d'émettre un jugement évaluatif sur le rapport des personnages avec l'outil, autrement dit, sur la performance technique des personnages. Cela nous invite à réfléchir sur l'évaluation de leur technicité.

A la différence de la norme esthétique et linguistique, « le faire technologique<sup>(3)</sup> » s'évalue à partir d'une norme fondée sur la manipulation d'objets. « Chaque fois qu'un personnage saisit un outil, une évaluation de sa compétence ou de sa performance technique (bien / mal, réussi / raté, soigneux / bâclé, créatif / saboté, fini / inachevé, conforme au programme / non conforme au programme, etc.) peut faire intrusion dans le texte<sup>(4)</sup> », écrit Philippe Hamon. Si cette relation médiatisée entre l'outil et le personnage

s'évalue comme « compétence » ou « performance », le choix de l'outil nous semble aussi crucial que l'acte évaluatif.

## 1. Evaluation ambivalente de la technicité

A Yonville, c'est incontestablement le pharmacien qui entretient le meilleur rapport avec les objets :

Homais excellait à faire quantité de confitures, vinaigres et liqueurs douces, et il connaissait aussi toutes les inventions nouvelles de caléfacteurs économiques, avec l'art de conserver les fromages et de soigner les vins malades<sup>(5)</sup>.

Homais est évalué positivement pour son savoir-faire en matière de production alimentaire. Le narrateur signale ses performances dans la fabrication de « quantité de confitures, vinaigres et liqueurs douces ». Le verbe typique — « excellait » — qui qualifie l'habileté technique déçoit discrètement « l'horizon d'attente » du lecteur dans la mesure où il ne s'agit pas de *qualité*, mais de *quantité*. Est-ce la compétence de pouvoir confectionner une grande quantité de produits alimentaires dont il s'agit ?

A cette évaluation non dépourvue d'ironie s'ajoute le choix aussi insidieux des outils qu'il excelle à manipuler pour la confection de la confiture, du vinaigre, de la liqueur douce, du fromage, des vins malades et ses nouvelles inventions. La connaissance de l'objet s'accompagne d'une appréciation quantitative de la technicité.

De même, Binet excelle dans la manipulation des outils : « Fort à tous les jeux de cartes, bon chasseur et possédant une belle écriture » (MB. 153), « il s'entendait parfaitement à déboucher les cruchons » (MB. 334). Il manipule excellemment les cartes, le fusil, le stylo et les cruchons... Ancien militaire devenu percepteur, il a la prétention d'être un artiste : il a « la jalousie d'un artiste et l'égoïsme d'un bourgeois » (MB. 153). N'annonce-t-il

pas déjà les deux copistes flaubertiens (Bouvard et Pécuchet), curieux mélange entre le bourgeois et l'artiste ?

Le texte propose ainsi deux évaluations de la compétence technique autour d'objets de la vie quotidienne et bourgeoise à la campagne. Les deux personnages sont caractérisés par leur capacité technique. Si le portrait et l'évaluation se confondent, cela ne révèle-t-il pas la portée de la force évaluative en tant qu'élément constituant du roman ?

Il n'en reste pas moins que cette évaluation semble demeurer provisoire, partielle et superficielle par rapport à la signification d'ensemble du texte. Au-delà de la surévaluation explicite, n'y a-t-il pas une autre évaluation implicite ? Il ne s'agit pas d'une deuxième compréhension aux dépens de la première, mais de l'« interprétation » que définit ainsi Dufays : « Interpréter le texte [...], c'est le compléter, l'approfondir, enrichir la première signification qui en a été dégagée, et produire ainsi une signification du second degré<sup>(6)</sup> ».

En effet, le fait que le pharmacien est évalué positivement pour sa dextérité n'est pas globalement positif, d'autant plus que les dominos, la confiture, le vinaigre et la liqueur organisent un réseau d'objets insignifiants et provinciaux, du moins pour l'héroïne du roman. Il en va de même pour le perceuteur. Bien que l'objet de sa technicité soit légèrement moins terre-à-terre que celui de Homais, Binet n'est évalué positivement que pour son savoir-faire de bourgeois provincial. Tout cela renforce le climat d'ambivalence dans le domaine de l'évaluation du narrateur.

## **2. La technicité comme force organisatrice de la société**

Plutôt que d'être un signe positif ou négatif, la dextérité ne représente-t-elle pas une appartenance totale à la société bourgeoise qui se caractérise justement par la compétence technique ? Du fait qu'« un travail est toujours un programme, la sériation ordonnancée d'une série d'actes qui

s'impliquent mutuellement<sup>(7)</sup> », non seulement accepter un travail mais aussi exceller dans une activité technique présupposent, du moins, une valorisation de ce travail.

Si la dextérité est étroitement liée avec l'engagement par rapport à une valeur sociale, elle fait surgir un autre aspect essentiel de la technicité. Ancrée dans le système social, cette dernière constitue le fondement même de l'organisation sociale dans la mesure où, à travers sa transmission, la survie d'une forme sociale est en jeu. Reconnaître la dextérité et la légitimité technique n'assure-t-il pas la pérennité d'une société ?

Dans ce contexte, il est hautement symbolique qu'Emma demande, fût-ce par caprice, un conseil technique à sa belle-mère :

Emma se montra plus docile, et même poussa la déférence jusqu'à lui demander une recette pour faire mariner des cornichons (MB. 304).

Le narrateur explicite ici le rapport entre le respect et la technicité. Du point de vue de l'organisation de l'espace social, l'absence de noyau religieux, moral, économique et technique de Yonville en fait un espace social non polarisé et favorise une concurrence ; d'où l'importance de la technicité. A travers cette dernière, la légitimité est en jeu dans un espace où elle fait défaut.

A ce propos, il est intéressant de constater le stratagème social de Homais. Nous venons de remarquer qu'il l'emporte parmi les villageois par son rapport avec l'outil pour la quantité produite. A la différence de Binet, il ne se borne pas à être bon dans la manipulation des objets, mais il expose cette compétence devant les Yonvillais :

Mais on admirait devant la boutique du pharmacien, un tas beaucoup plus large, et qui dépassait les autres de la supériorité qu'une officine doit avoir sur les fourneaux bourgeois, un besoin général sur des fantaisies individuelles (MB. 374).

Ainsi, Homais expose d'une manière ostentatoire « un tas beaucoup plus large » qu'« on admirait ». Dans ce village où le signe extérieur prime et où la légitimité se cherche, la stratégie visuelle de Homais consiste à lancer un signe de sa supériorité sur les habitants, créant de cette manière un centre de gravité. Homais rassemble d'ailleurs les villageois pour la consultation médicale. L'espace social est en train de s'organiser autour de ce manipulateur de signes de dextérité.

### **3. Ambiguïté de l'origine de la voix narrative**

Après cette constatation, il nous reste à examiner, à travers l'examen de l'origine de la voix évaluative, ce que signifie l'espace social ainsi orienté. Dans la deuxième partie du roman, la mauvaise performance agricole de Yonville par rapport aux localités voisines est d'emblée énoncée par le narrateur qui présente ce bourg en ces termes :

C'est là que l'on fait les pires fromages de Neufchâtel de tout l'arrondissement (MB. 146).

Cette évaluation de la performance technique dépasse le cadre des personnages : le « faire technologique » concerne tout Yonville. On peut de prime abord se demander avec Philippe Dufour quel est le rapport entre l'histoire des Bovary et la qualité du fromage<sup>(8)</sup>. Le narrateur se moque-t-il du lecteur<sup>(9)</sup> ? S'agit-il d'annoncer l'étouffement de l'esprit romantique au sein de la société agricole ? Avec la confiture de Homais et les « cruchons » de Binet, le fromage représente en effet à la fois un élément essentiel dans la vie bourgeoise provinciale et un élément inessentiel dans l'espace romanesque aimé par la vision d'Emma.

Yonville est ainsi classé et évalué par le narrateur du point de vue des produits laitiers et agricoles, voire du point de vue technique. La norme de

l'évaluation concerne ici la qualité ; les Yonvillais ne profitent pas du produit issu du pâturage. Ainsi, la négativité touche la performance technique des paysans ; la dépréciation de Yonville passe par l'évocation de la mauvaise qualité de fromages qui nécessitent un savoir-faire. Le narrateur poursuit ainsi son discours évaluatif :

Cependant, Yonville-l'Abbaye est demeuré stationnaire, malgré ses *débouchés nouveaux*. Au lieu d'améliorer les cultures, on s'y obstine encore aux herbages, quelque dépréciés qu'ils soient, et le bourg paresseux, s'écartant de la plaine, a continué naturellement à s'agrandir vers la rivière (MB. 146).

Le narrateur annonce l'impossible réhabilitation du village par le climat. Dès lors, ce climat morose ne condamne-t-il pas d'avance toutes les tentatives de Madame Bovary ? Comme le signale Privat sur Yonville, « Flaubert savait aussi que dans cette monographie inaugurale allait s'inscrire le destin de Mme Bovary<sup>(10)</sup> ». En soulignant l'immobilisme de Yonville, le narrateur relègue ce bourg au dernier rang dans la contrée. Il explique en détail la raison de cette mauvaise performance agricole. Il est patent que le jugement du narrateur se focalise sur les Yonvillais ; les habitants ne profitent même pas des possibilités accordées pour améliorer la situation agricole ; cette dernière reste « stationnaire ». Et cela parce que les Yonvillais sont têtus, ignorants, incultes et « paresseux ». Le dernier qualificatif révèle clairement le point de vue du narrateur.

Le narrateur rejoint-t-il ici la position idéologique des notables représentés par Homais et Lieuvain ? Rappelons le discours de ce dernier lors des comices agricoles : « Appliquez-vous surtout à l'amélioration du sol, aux bons engrais » (MB. 246). Cela correspond parfaitement au programme de Homais qui écoute d'ailleurs attentivement ce discours<sup>(11)</sup>. Après avoir analysé les traits linguistiques de Homais, Philippe Dufour lance une interrogation concernant une similitude entre son style et le passage descriptif de Yonville : « Ne pourrait-on pas [...] soutenir que toute la description de Yonville, dans

ce premier chapitre de la seconde partie, avec son présent gnomique, est dominée par la voix du pharmacien <sup>(12)</sup> ». De même, Gérard Gengembre décèle la voix de Homais et le « langage homaisien » dans la « description topographique<sup>(13)</sup> » liminaire du narrateur. Il analyse la fonction de cette voix : « la description de Yonville a ainsi une valeur proleptique, et une valeur analeptique, en tant qu'il y a déjà “du” Homais mais un Homais consacré, déjà hors fiction<sup>(14)</sup> ». Et ce « homaisisme », selon le critique, « n'est du point de vue flaubertien que l'universel bourgeois<sup>(15)</sup> ». Le narrateur fait-il alors partie de « l'universel bourgeois » ? Constatons pour le moment la similitude de leur position idéologique et de leur système d'évaluation.

D'une manière plus globale, Jean-Marie Privat relève des points communs entre cette description et les écrits officiels de l'époque. En particulier, il découvre la même structure de découpage sémantique entre la présentation du bourg et la « statistique du département » qui était en vogue à l'époque<sup>(16)</sup>. Il s'aperçoit que « “l'esprit” qui anime le projet officiel et la plupart de ses rédacteurs se trouve dans la description de Yonville.<sup>(17)</sup> ». Ainsi, le narrateur inscrit discrètement dans ce chapitre le reflet de la politique agricole lancée par un ministère qui prône l'évaluation et la mise en compétition afin d'améliorer l'agriculture. Et les comices agricoles illustrent ces notions<sup>(18)</sup> de manière exemplaire. La proximité du narrateur vis-à-vis de la position officielle de l'autorité est telle que les deux origines de la voix tendent à s'assimiler. Ainsi intensifiée, la voix emplit la sphère du roman en tant qu'autorité orientant l'espace social.

#### **4. Du discours social aux idées reçues**

A force d'être répété socialement, le discours officiel se transforme en poncifs<sup>(19)</sup>. Comme en témoigne *Le dictionnaire des idées reçues*, le discours proposant la promotion de l'agriculture reprend les idées reçues de l'époque :

AGRICULTURE : Une des mamelles de l'Etat (L'Etat est du genre masculin, mais ça ne fait rien). Manque de bras. On devrait l'encourager<sup>(20)</sup> .

L'analogie entre le discours officiel et le discours stéréotypé est ici frappante. L'espace social du roman est ainsi incessamment contaminé par le discours public. Le narrateur raille-t-il les idées reçues et les discours officiels ou alors se contente-t-il de les rapporter ? Ce rapprochement du texte romanesque avec les idéologies de l'époque fait d'ailleurs partie d'une stratégie textuelle qui joue de la dérision tout en conservant l'objectivité du narrateur. Rappelons une confession de l'auteur à Louise Colet au sujet de la stratégie textuelle à propos d'une autre scène de *Madame Bovary* :

J'ai une tirade de Homais sur l'éducation des enfants (que j'écris maintenant) et qui, je crois, pourra faire rire. Mais moi qui la trouve très grotesque, je serai sans doute fort attrapé, car pour le bourgeois c'est profondément raisonnable<sup>(21)</sup>.

L'enjeu de l'écriture flaubertienne réside dans cet éphémère équilibre entre le « grotesque » et le « raisonnable », entre la mise en cause de l'opinion publique et sa consolidation<sup>(22)</sup>. Flaubert se moque du discours du bourgeois tout en en reprenant mot à mot le vocabulaire et les formules, celles de la bêtise. Cela nous met en garde vis-à-vis du discours du narrateur, du moins sur le risque de le comprendre de manière littérale. Le narrateur évalue-t-il les Yonvillais en tant que tenant de l'autorité ou en tant que narrateur ironique qui tourne en dérision la prise de position officielle ? Notre propos n'est pas de choisir, mais d'écouter l'ambiguïté sémantique due à la polysémie<sup>(23)</sup>, dès lors que nous considérons « le texte comme processus inachevé<sup>(24)</sup> ». Ainsi, le récit flaubertien constitue par excellence un « système d'indétermination », même si c'est généralement l'ironie qui l'emporte.



## 5. De la carence de finalité à la mise en cause générale du système d'évaluation

L'ambiguïté problématique de l'origine de la voix flaubertienne fragilise de l'intérieur le système même de l'évaluation. Elle contraste nettement avec la clarté des énoncés. Ce décalage engendre une configuration particulière de la comparaison. Cette dernière ne requiert pas les comparés – les fabricants de fromage sont absents, seule reste l'application de la norme dérisoire de la technicité. Cela nous invite à nous interroger sur la finalité de l'évaluation de la technicité.

Nous avons déjà constaté que le texte présente la confiture, le cruchon, le fromage, la performance militaire comme un choix de norme qui va de soi. Cette présence massive des normes de l'évaluation n'escamote-t-elle pas la finalité de celle-ci ? Cet escamotage semble se dévoiler davantage lors de l'opération du pied-bot. Au commencement de la deuxième partie, le pharmacien tente de promouvoir Yonville dans la hiérarchie régionale par le biais de la technique :

[...] comme il était partisan du progrès, il conçut cette idée patriotique que Yonville, pour *se mettre au niveau*, devait avoir des opérations de stréphopodie (MB. 279).

Dans quel but doit-on se mettre à niveau ? Le texte feint d'expliquer cette finalité ; il s'agirait tout à la fois de « progrès » et de « patriotisme ». Le fait que le narrateur attribue l'inspiration de « cette idée patriotique » aux deux consignes caractéristiques de la société de l'époque semble révéler un automatisme. Ainsi, la logique de la phrase consiste à dissimuler précisément une carence : le questionnement sur la finalité est d'emblée escamoté. En d'autres termes, les mots d'ordre « progrès » et « patriotisme » remplacent une réflexion téléologique et s'imposent comme incontestables. La croyance

aveugle l'emporte sur la réflexion sur la finalité. Cela crée un espace social où l'action s'effectue automatiquement en fonction de l'opinion publique. Du moins, c'est ce que le texte précise : « comme il était partisan du progrès, il conçut cette idée patriotique ». Ainsi, s'établit un lien de cause entre la pensée et le slogan de l'époque.

## Conclusion

De même que « *Le Dictionnaire des Idées reçues* fait surgir l'esprit public dans son dogmatisme et ses contradictions<sup>(25)</sup> », *Madame Bovary* met en présence les clichés évaluatifs tout en discréditant un système fondamental du langage : la comparaison. Dans la mesure où toutes les comparaisons se contredisent et s'annulent, les énoncés comparatifs ne doivent pas être pris au premier degré. Ce qui est visé, ce n'est pas seulement les perdants de la comparaison, c'est aussi le système de la comparaison miné par ses propres « contradictions » et par son « dogmatisme ». Ce qui est mis en cause d'une manière discrète dans ces exemples, c'est le système évaluatif qui sous-tend la rivalité, la comparaison et l'évaluation. C'est de cette manière uniquement que toutes les compétences sont uniquement jugées par la société bourgeoise ; il en résulte un renversement des valeurs et une condamnation secrète et insidieuse de la dextérité et de l'évaluation. Ainsi se révèle une double évaluation propre au texte flaubertien. Le texte apprécie et déprécie sans cesse à partir d'un critère propre à la société. Les effets textuels jouent entre évaluation explicite et dévaluation implicite, entre appréciation locale et dépréciation globale.

## Notes

La présente étude reproduit, avec modifications, une partie de notre thèse *Les réalités économiques et sociales dans l'œuvre de Gustave Flaubert – Madame Bovary et L'Education sentimentale* (2004).

- (1) « Tu n'as point, je crois, l'idée du genre de ce bouquin. Autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique. Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. » (Lettre à Louise Colet, le 1er février 1852, *Correspondance*, t. II, édition présentée, établie et annotée par Jean Bruneau, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, pp. 204 ; désormais en abrégé C. après la citation) « Je veux qu'il n'y ait pas dans mon livre *un seul* mouvement, ni *une seule* réflexion de l'auteur. » (Lettre à Louise Colet, le 8 février 1852, C. II, p. 43), « Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps. Est-ce qu'on a besoin de faire des réflexions sur l'esclavage ? Montrez-le, voilà tout. » (Lettre à Louise Colet, le 9 décembre 1852, C. II, p. 204), « Et mon curé est très brave homme, excellent même, mais il ne songe qu'au physique (aux souffrances des pauvres, manque de pain ou de bois), et ne devine pas les défaillances morales, les vagues aspirations mystiques ; il est très chaste et pratique tous ses devoirs. Cela doit avoir 6 ou 7 pages au plus et sans *une réflexion* ni *une analyse* (tout en dialogue direct) » (Lettre à Louise Colet, le 13 avril 1853, C. II, p. 305). « Il faut qu'on voie la foule gueuler d'étonnement et de joie ; et *cela sans charge* ni réflexions de l'auteur » (Lettre à Louise Colet, le 30 septembre 1853, C. II, p. 444).
- (2) Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 1984, p. 24.
- (3) *Ibid.*, p. 160.
- (4) *Ibid.*, pp. 25-26.
- (5) Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Edition de Jacques Neefs, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche classique », 1999, p. 183 (désormais en abrégé MB. entre parenthèses après la citation).
- (6) Jean-Louis Dufays, *Stéréotype et lecteur*, Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1994, p. 165.
- (7) Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 106.
- (8) Philippe Dufour pose la question : « qu'est-ce que cette phrase qui du goût des fromages passe au goût des cultures, et en quoi intéresse-t-elle l'histoire de Madame Bovary ? » (*Flaubert et le Pignouf, Essai sur la représentation romanesque du langage*, Presses Universitaires de Vincennes, 1993, pp. 59-60).
- (9) Citons quelques lettres témoignant du rapport de l'auteur avec son public : « Il est beau d'être un grand écrivain, de tenir les hommes dans la poêle à frire

- de sa phrase et de les y faire sauter comme des marrons » (Lettre à Louise Colet, le 3 novembre 1851, C. II, pp. 15-16) ; Flaubert écrit sur *Madame Bovary* : « Ce sera, je crois, la première fois que l'on verra un livre qui se moque de sa jeune première et de son jeune premier » (Lettre à Louise Colet, le 9 octobre 1852, C. II, p. 172).
- (10) Jean-Marie Privat, *Bovary Charivari – Essai d'ethno-critique*, CNRS Editions, « CNRS Littérature », 1994, p. 217.
  - (11) « le pharmacien, avec son fils Napoléon entre ses jambes, bombait sa main contre son oreille pour ne pas en perdre une seule syllabe » (MB. 244).
  - (12) Philippe Dufour, *Flaubert et le Pignouf*, op. cit., p. 60.
  - (13) Gérard Gengembre, *Flaubert, Madame Bovary*, Magnard, coll. « texte et contexte », 1990, p. 207.
  - (14) *Ibid.*, p. 207.
  - (15) *Ibid.*, p. 207.
  - (16) Voir M.-N. Bourguet, *Déchiffrer la France - La statistique des préfets à l'époque napoléonienne*, Archives contemporaines, 1988. Pour l'idéologie et les stratégies politiques de la statistique, voir Pierre Rosanvallon, *Le moment Guizot*, Gallimard, 1985, pp. 255-262.
  - (17) Jean-Marie Privat, op. cit., p. 217.
  - (18) Voir notamment G. Beleze, *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne*, Hachette, 1862, p. 430.
  - (19) Voir Anne Herschberg-Pierrot, *Le dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 39.
  - (20) Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, texte présenté et établi par Claudine Gothot-Mersch, « Folio », Gallimard, 1979, pp. 486-487.
  - (21) Flaubert, Lettre à Louise Colet, le 26 avril 1853, C. II, p. 317.
  - (22) Anne Herschberg-Pierrot, op. cit., p. 51.
  - (23) Anne Herschberg-Pierrot signale à propos de *Bouvard et Pécuchet* l'ambiguïté de l'origine de la voix : « On ne peut alors guère distinguer ce qui du texte revient au narrateur, à l'expression des personnages, des manuels, qui transmettent la *doxa*, ou à la voix directe de l'opinion », op. cit., p.35.
  - (24) Jean-Louis Dufays, op. cit., p. 20.
  - (25) Anne Herschberg-Pierrot, op. cit., p. 33.